

Ciné-



Cette semaine :

Notre Grand Concours

LE FILM SANS TITRE

5.000 francs de prix

Mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F

N° 66 - 27 Novembre 1942



Roland Toutain
et Louise Car-
letti, un couple
plein de fraî-
cheur et de jeu-
nesse, dans *l'En-
fer du jeu*, un
grand film d'a-
ventures que dis-
tribue Discina.

(Photo Eides.)

LA PREUVE EST FAITE!

la Critique a l'oreille du Public

par PIERRE HEUZE

J'ENTENDS dire, depuis si longtemps, par les producteurs de films que les critiques n'ont aucune influence sur le jugement du public qu'il m'est doux, comme une revanche qu'on prend, d'écrire aujourd'hui cet article.

En effet, on sait que pour déterminer le meilleur film de l'année ainsi que pour classer les interprètes selon leur valeur, « Ciné-Mondial » vient d'organiser un double referendum : d'une part mes confrères ont voté, et d'autre part le public a dit son mot. Or les résultats sont presque identiques.

Mais ce qu'il convient de signaler, c'est que les critiques ont fixé leur choix en premier et que leur choix, à n'en point douter, a entraîné celui d'une grande majorité de nos lecteurs.

En veut-on la preuve ? Avant que le résultat de la critique soit connu, nous avons reçu les premières réponses de nos lecteurs. Or ces réponses diffèrent absolument de celles qui nous furent envoyées par la suite, c'est-à-dire après la publication dans notre journal du verdict de nos confrères.

Alors se classaient en tête dans l'esprit de nos lecteurs des films auxquels aucun de nous n'aurait songé et qui ne méritaient d'ailleurs nullement de retenir notre attention. Mais à peine avions-nous fait connaître notre opinion que la plupart de nos lecteurs sur-le-champ s'en inspiraient. Et, tandis que jusque-là « La Nuit fantastique » ne remportait aucun suffrage appréciable, voici que ce film, dont nous avions vanté le langage cinématographique, venait en tête, risquant même de l'emporter si de nombreux lec-

teurs ne nous avaient avoué, avec une franchise aussi naïve que confiante, que décemment ils ne pouvaient le choisir puisqu'ils ne l'avaient pas encore vu. Aussi les films que la critique avait retenus aussitôt après l'œuvre de Marcel L'Herbier, c'est-à-dire « Les Inconnus dans la maison » et « La Symphonie fantastique », prenaient la tête, au grand dommage de « Cartacalha », « Fièvres » et autres sous-productions, que des lecteurs, peu soucieux de qualités artistiques, auraient peut-être surestimées si la critique, par son vote, ne leur avait servi de guide.

Ce résultat fut aussi sensible dans les autres questions posées, concernant ou la meilleure interprétation, ou la vedette la plus aimée, voire la plus « snob ». Or si les journalistes savent bien pourquoi ils ont fait de l'une la plus aimée, de l'autre la plus snob, il est évident que le public, n'étant pas en contact avec les vedettes, n'a pas les mêmes raisons pour fixer ses préférences ou ses antipathies. Pourtant, une fois encore, notre jugement s'est trouvé confirmé.

Donc, il ressort de toute évidence que la critique sert de guide. D'ailleurs c'est son rôle par définition et cela ne lui rend que ses devoirs plus impérieux. Honneur aux vrais critiques qui l'ont compris depuis toujours ! Disons que cette vérité était reconnue avant guerre par nombre de chefs de publicité, et non des moindres. Je me rappelle ce que l'un d'eux, attaché à l'un des plus grands cinémas d'exclusivité, me confiait :

— Chaque fois, me disait-il, qu'il paraît dans ce grand hebdomadaire une mauvaise critique sur un film qui sort de mon établissement, cela me fait perdre plusieurs centaines de mille francs.

Voilà qui était sincère. Cette influence de la critique fait notre fierté ; au demeurant il ne faut pas que cette fierté se change en vanité, voire en envie, et que, sous prétexte de ne pas penser comme tout le monde, pour se singulariser, le critique se mette systématiquement à nier l'effort, à déchirer, à détruire. Son œuvre dans ce cas serait négative. C'est notre joie d'avoir pu prouver, au moyen de ce referendum, que les critiques participaient à la vie du film et aidaient à sa perfection en marchant en éclaireurs, suivis avec passion par le public qui ne cesse de leur faire confiance.

P. H.



Youki, chien fidèle, retrouve son maître.



Catherine fait des amabilités, tandis que Mulhi, le mâle, grogne de jalousie.

Meilleures que les Hommes...

MICHEL SIMON

A RETROUVÉ SES BÊTES

Il y a longtemps qu'il serait revenu s'il en avait eu l'autorisation, mais, hélas ! on ne la lui donna pas, même pour venir régler des questions d'une extrême importance.

Aux prises avec le fisc et dans l'impossibilité de s'entendre directement avec lui, il s'était adressé au consulat français à Genève d'une part, puis d'autre part à celui de Rome au moment où il tournait *La Tosca*, mais on lui avait répondu que cela ne regardait pas le consulat.

— Le fisc veut de l'argent, voici des lires, dit-il. Faites-les parvenir en France. On les lui refusa...

Aussi à son retour apprit-il avec désespoir qu'on lui avait vendu son immeuble parisien.

Après quinze années de vie laborieuse, Michel Simon se voit presque ruiné. Les absents ont toujours tort.

À peine arrivé à Paris, il fut pris dans le tourbillon des soucis et ne connut plus une minute à lui.

Dimanche dernier, profitant du répit qui lui était donné, il passa la journée à Noisy-le-Grand, où il possède une propriété, priété (ce qui lui reste).

Il a retrouvé ses fidèles domestiques et ses animaux : ses trois singes : Mulhy, un papion du Brésil, Catherine, une religieuse du Brésil et Dolly, une quennon d'Afrique au mauvais caractère.

Il est allé s'incliner sur la tombe de sa quennon préférée : Zaza, morte il y a cinq ans et enterrée dans un coin du jardin. Elle est embaumée dans un cercueil de verre. Mais il n'a jamais eu le courage de soulever pour la voir, la dalle de ciment armé qui la recouvre.



Réverie mélancolique dans l'atelier désert de Poilpot.

Son chien, un berger allemand, lui fait fête, mais Michel l'a trouvé maigre. Quant au chat Minouche, un inqrat, il a fui devant son maître.

Le perroquet Coco était taciturne. Il n'a même pas appelé son maître par son prénom, le seul mot qu'il sache dire.

Ce perroquet aurait un don de prescience curieux. Jugeons-en.

Le jour de la déclaration de guerre, tous les amis qui entouraient Michel gardaient un silence impressionnant. On entendit alors le perroquet faire : « Hum ! », d'un air de dire : « Cela ne me dit rien de bon. »

Le jardin est à moitié la proie d'une végétation dévorante et folle. Un jeune arbre a poussé sous la serre et crève la toiture de verre. Tout ce spectacle rendit Michel Simon mélancolique.

Il resta à méditer dans l'ancien atelier de Poilpot, le peintre militaire connu, songeant à toutes les ruines qui s'accumulent pendant une absence.

La consolation qui lui reste, ce sont ses amis et ses admirateurs. — Ce qui m'a le plus touché, avoue-t-il, c'est la joie qu'ont les gens de me revoir.

Jean RENALD.



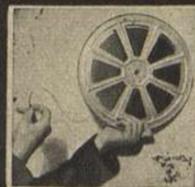
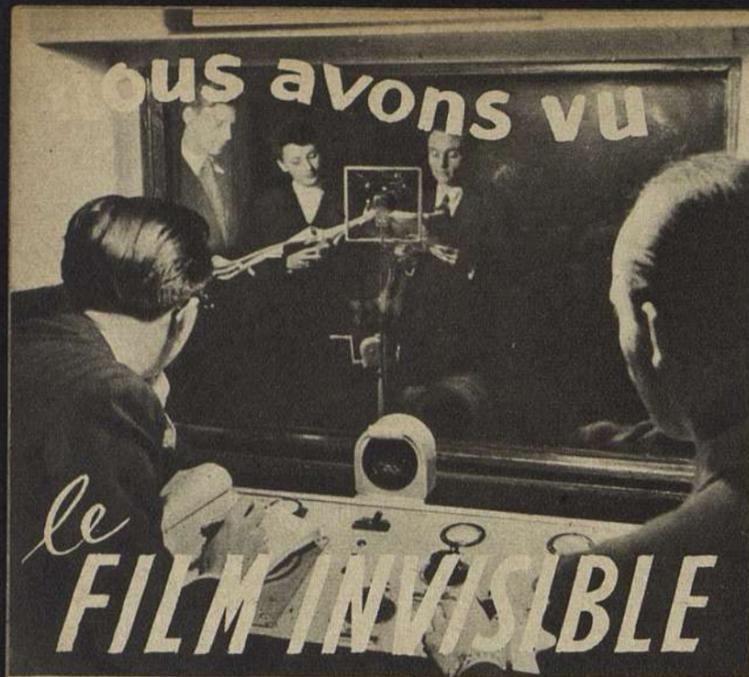
Dans un coin du parc, Michel Simon découvre Nénette, une jeune bique.



Coco grogne de contentement avant de le prendre le biscuit qu'il lui tend.



Sur la tombe de Zaza, la quennon préférée, Michel se penche avec émotion. (Ph. N. de Morgoll.)



Un film invisible?... quelle hérésie, quelle invraisemblance! Existerait-il un fou capable de concevoir une pareille divagation?

...Non, ce fou n'existe pas et pourtant ce film, lui, existe, et il n'est nullement question de folie! Car, plus transparent que la transparente pellicule, aucun écran ne peut le retenir... Il est invisible, mais non inaudible! En effet, chaque semaine, sur l'antenne de Radio-Paris, nous l'entendons.

Cette sorte de bande sonore dont la structure tient à la fois de la pièce dramatique classique et de l'évocation radiophonique pure autant qu'abstraite, s'écarte de tout ce qui a été fait dans le genre

jusqu'à ce jour. La poésie et le réalisme vivifient qui baignent chacun des sujets traités dans cette œuvre originale réalisée par Pierre Hiegel et Luc Beramont surprend et séduit à la fois. Ce « film invisible », c'est le rêve de chacun, un rêve que l'on imagine d'autant mieux qu'on l'entend les yeux grands ouverts. Il laisse aux spectateurs... pardon, aux auditeurs, le soin de mettre aux personnages qui l'animent un visage à leur convenance, et construire des décors à leur goût. C'est à peine si le héros principal garde son masque personnel, malgré qu'il soit toujours interprété par une vedette connue de tous (Corinne Luchaire, J.-L. Barrault, Renée Faure, Charles Dullin, Lise Delamare et Georges Rollin y ont prêté successivement leur concours). La meilleure preuve, c'est que nous avons transposé dans la vie courante l'un de ces films invisibles : « Passage d'une étoile », tel que vous avez pu l'imaginer. N'est ce pas que, exception faite pour Lise Delamare, vous n'avez pas « vu » Camille François (le père), Hélène Garaud (la mère), Jean Valès (l'amant), Michel Delvet (le metteur en scène), etc., avec leur tête véritable devant le micro?

Guy BERTRET.

(Reportage photographique de N. de Morgali.)



1 Une troupe d'amateurs répète la pièce d'un jeune auteur. Celui-ci reproche à sa principale interprète (Lise Delamare) de mal comprendre son personnage : « Je t'en prie... fais quelque chose de plus serré, de plus douloureux. »



2 Mais un grand directeur de théâtre remarque la jeune fille... Il lui propose un engagement... Celle-ci en parle à sa mère : « Mais, maman, je t'affirme, c'est peut-être intéressant pour moi. » — « Méfie-toi », répond la mère.



3 Elle a signé son engagement. Il lui faut maintenant l'autorisation paternelle : « Quoi? », s'écrie celui-ci indigné. « Ne crie pas, papa, je t'en prie, maman est au courant depuis longtemps. Elle s'incline. » Le père s'inclina aussi.



4 Le soir de la générale, c'est un succès immense. Ses anciens amis sont dans la salle : « Bravo, bravo, tu as été délicieuse. » — « Vous avez vraiment l'impression que ça a marché, demandez-le. » — « Mais, voyons... c'est le succès. »



5 Le succès est tel que le cinéma décide de s'appropriier la jeune révélation. Son premier film. Un titre surréaliste et puéril : « Le muguet bleu. » Il est projeté au Normandie. Les anciens camarades sont venus l'applaudir.



6 Soudain on n'entend plus parler d'elle. Elle a fui avec Lucien. Un peu d'amour. Mais la vocation est plus forte que l'amour. Elle rentre chez elle : « Demain, je tourne. Réveillez-moi à six heures », dit-elle à sa camériste.



A lui seul, le titre du film que l'on vient de tourner à Royan évoque toute une série d'aventures et de luttes qui réclament nécessairement de la part de ses héros un certain courage. Mais beaucoup pensent aussi qu'au cinéma tout est truquage, et que les vedettes qui risquent leur vie sur l'écran n'ont participé en fait que de loin à l'action.

Pour le Brigand Gentilhomme du moins, il n'en fut rien, et les interprètes eurent vraiment à lutter contre les assauts répétés et sanglants de moustiques et de puces, sans parler des blessures d'amour-propre moins visibles, mais souvent plus cruelles qui s'en suivirent.

La troupe, vedettes en tête, sitôt débarquée à Royan où devait se tourner le film, reçut son « billet de logement ». Katia Lova, Catherine Fontenay, Michèle Lahaye, Jean Weber, Robert Favart, échouèrent donc dans un des rares hôtels qui disposaient encore de place, et on s'installa pour la nuit. Deux heures après le couvre-feu, étant dans l'impossibilité de fermer l'œil et sentant quelque chose d'insolite dans sa chambre, Katia Lova rallumait sa lampe pour constater que toute une famille de puces se livrait sur son lit à une véritable corrida sous l'œil amusé d'un gros rat.

Prenant juste le temps de pousser un cri strident et bien compréhensible, elle allait réveiller Michèle Lahaye, sa voisine, et à elles deux entreprenaient une chasse en règle. Restait le rat. Par bonheur, le patron de l'hôtel avait un chien fort habitué à ce genre de besogne qu'il prêta aimablement à Katia Lova. A partir de cet instant, du rat il ne fut plus question, et la perfection aurait été atteinte si le chien lui-même couvert de puces n'en eût redonné à sa nouvelle maîtresse...

Dès le lendemain, on commençait à tourner, et les choses rentrèrent dans l'ordre. Simplement, chaque matin on exposait son tableau de chasse et on proclamait le gagnant.

Ces incidents y étant peut-être pour quelque chose, on constata peu après que les rouages qui unissent habituellement les membres d'une même production manquaient légèrement d'huile. Des discussions éclatèrent entre producteur, metteur en scène, dialoguiste et interprètes. Malheureusement pour lui, un seul homme cumulait presque toutes ces fonctions, ce qui ne lui facilita pas la vie. Des paroles vives furent échangées; finalement, on décida de s'écrire... Les lettres recommandées évitent parfois bien des discussions.

A l'heure actuelle, il ne reste plus qu'à terminer pendant une semaine environ les extérieurs du film. Ils ont lieu en Avignon, pays de la gaité et du soleil qui, nous n'en doutons pas, aura raison de ces petits différends.

Françoise BARRE.

Michèle Lahaye a appris la science des gitanes et découvre l'avenir dans les lignes de la main.





Charpin et Gaby Morlay dans une scène du *Voile Bleu*.

LE VOILE BLEU

On ne peut pas affirmer que l'art y soit pour quelque chose, mais *Le voile bleu* est très exactement un très bon film.

C'est le mystère de ce film de n'être pas parfait et de procurer cependant au spectateur une satisfaction indiscutable. L'histoire de la jeune maman qui, pour se consoler de la mort de son petit, se fera « nurse » pour aimer les enfants des autres, risquait d'être assez conventionnelle. Cependant l'auteur, François Campaux, a su frôler le mélo sans jamais y sombrer. Ainsi suit-on avec sympathie et affection la pauvre femme qui, de place en place, d'enfant en enfant, écartant les demandes en mariage que lui valent sa bonne grâce et son air convenable, liant son sort aux caprices de ses petits maîtres, atteint la vieillesse, solitaire et navrée, ayant tout perdu, jusqu'à son dernier enfant.

Sans être exactement un film à sketch sur le modèle de *Carnet de bal*, *Le voile bleu* promène cependant son héroïne de famille en famille, jusqu'au moment où l'action éparpillée au début se noue soudain et s'anime.

Jean Stelli s'est montré réalisateur adroit. Son film est bien fait. La mise en scène permet à une distribution incomparable de donner le meilleur d'elle-même.

Car il est certain que Gaby Morlay est pour beaucoup dans cette émotion que dégage le film. Précise, infiniment sensible, le cœur au bord des lèvres, elle joue son personnage avec une émouvante simplicité.

Les autres interprètes du *Voile bleu* ont la partie moins belle en ce qu'ils ne jouent que des rôles épisodiques. Tous sont remarquables : Elvire Popesco comme Alerme, Aimé Clariond comme Charpin, Larquey comme Marcelle Génat et Renée Devillers, sans oublier Georges Grey, Jeanne Fusier-Gir, Denise Grey, Francine Bessy, Roquevert, etc.

CAVALLERIA RUSTICANA

On a pris l'opéra de Mascagni, on lui a ôté sa musique et on en a fait un film. Il se passe naturellement en Italie. Plus exactement en Sicile. Les femmes sont jolies, les cloches sonnent, les prêtres officient, les sentiments s'entre-croisent et les poignards aussi.

La mise en scène est de Amleto Palermi. Elle bénéficie de photographies extrêmement lumineuses. La distribution bénéficie, de son côté, du talent de deux artistes particulièrement séduisantes : Isa Pola et Doris Duranti, et de deux agréables comédiens : Leonardo Cortese et Carlo Ninchi.



Katia Lova et René Dary, les interprètes de *Mélodie pour toi*.

MÉLODIE POUR TOI

WILLY ROZIER a écrit le scénario et réalisé la mise en scène. La mise en scène vaut mieux que le scénario.

D'autre part, j'en suis navré pour M. Pierre Véry, mais son dialogue n'est pas bon, et René Dary, Katia

Lova qui n'est guère photogénique ou qui est mal maquillée, Gisèle Préville, Pierre Stéphane, Lucien Callmand et Georges Pécelet font de leur mieux en pure perte.

Le héros de cette histoire assez mélodramatique est un jeune chan-

teur qui s'est épris d'une jeune fille du meilleur monde.

Il a su se faire aimer d'elle, il a vaincu les résistances de la famille et est sur le point de l'épouser lorsqu'un accident, une blessure à la tête, le prive d'une partie de sa mémoire. Ainsi ne peut-il plus chanter. Sa carrière est brisée. Il est désespéré.

Sa fiancée s'efforce de lui redonner du courage. Elle lui promet la guérison, un avenir meilleur. Rien ne le convainc.

Honteux, mais surtout incapable de lier son existence désormais inutile à celle de la femme qu'il aime, il fuit. Sa fuite est son salut. Il part au grand air. La vie saine qu'il mène le fortifie. Ses facultés recouvrent leur activité. Peu à peu il se réadapte.

Avec la guérison, c'est l'espoir qui renaît. Celui de retrouver son amour surtout.

Revenu à Paris après deux ans d'absence, il refait sa carrière et retrouvera la jeune fille aimée juste à temps pour l'empêcher de contracter un autre mariage.

Tout est bien qui finit bien.

Voilà, en peu de mots, cette histoire que Willy Rozier a mise en scène non sans adresse et non sans maladresse.



Feu sacré nous révèle une nouvelle Viviane Romance.

FEU SACRÉ

Cela n'a pas l'air vrai. Tous les malheurs qui troublent la vie de la jeune débutante appelée à devenir une grande vedette de cinéma sont évidemment vraisemblables. Ce qui ne l'est pas, c'est qu'il lui en arrive tant et qu'elle ne puisse aller nulle part sans attirer la catastrophe. Tout cela, d'ailleurs, ne l'empêchera pas d'atteindre en un temps record la plus grande gloire.

L'histoire sentimentale qui se greffe sur ce point de départ n'a pas non plus beaucoup d'importance. Les malheurs sentimentaux de l'héroïne n'émouvent guère, et sa rupture avec l'un comme son union avec l'autre ne nous font ni chaud ni froid.

Mais il y a quelques scènes suffisamment pittoresques pour éclaircir le film de temps en temps. La mise en scène de Maurice Cloche en vaut bien une autre. Elle a même de l'habileté.

Viviane Romance est la vedette du film. On connaît ses qualités qui sont belles et brillantes. Mais le plus grand talent a besoin d'un bon instrument pour s'exprimer pleinement et — heureusement pour elle ! — Viviane Romance a eu de meilleurs rôles que celui-ci. Georges Flament, Delmont toujours parfait, Orbal, quelques autres et une débutante pleine de promesses : Catherine Perry, sont ses partenaires.

Bien entendu, la presque totalité du film se déroule dans les coulisses du music-hall. Cependant, il nous mène également dans le monde de la boxe et sur le ring, où un ancien boxeur qui a abandonné le « noble art » pour la danse, mais qui reprend l'entraînement par obligation, deviendra tout naturellement champion de France et champion d'Europe.

Ce ne sont pas les seules scènes déconcertantes de ce film. Celle où le jeune homme règle le compte d'un commanditaire qui se propose d'inviter à souper

la jeune danseuse qu'il aime, celle où cette même jeune personne perd sa robe en dansant dans un cabaret de nuit, celle encore où le jeune homme ayant décidé de devenir journaliste, part en reportage aux jeux olympiques de Stockholm, pour deux mois — deux mois qui suffiront à sa jeune protégée pour devenir une éclatante vedette de cinéma — sont également assez réussies dans le genre.

Les FILMS



Isa Pola, la belle interprète de *Cavalleria Rusticana*.



ILLUSION

On croirait que le film est tiré d'une pièce. Tout en dialogues et en sentiments abstraits, il a un ton de comédie qui provoque cette impression. L'action est lente. Le conflit est purement intérieur et ne donne pas lieu à un mouvement, à une animation, à des actes bien importants.

Le plus bel ornement de ce film, fort correctement mis en scène par Tourjansky, est l'interprétation de Brigitte Horney, dont le rôle n'est cependant pas fait pour mettre en valeur ses qualités les plus intéressantes. Johannes Heesters est son sympathique et adroit partenaire.

Le scénario est de Tourjansky et Werner Eplinius. L'intrigue en est légère et l'action inexistante. La célèbre actrice Maria Roth a rencontré, en vacances, un jeune « gentleman farmer », Stefan Von Holtzau, qui est bien fait pour lui plaire et pour l'aimer. Un pari vient justement précipiter les choses. Stefan ayant déclaré qu'il ne se marierait jamais, et Maria a parié qu'elle le ferait changer d'avis en lui donnant, au cours de leurs vacances, l'impression d'être un heureux époux.

Mais bien qu'elle l'aime, elle renonce à lui.

Brigitte Horney et Johannes Heesters dans *Illusion*.

(Photos C. G. C., de Koster, Eclair-Journal, Scalera et A. C. E.)

...et c'était un
Vendredi 13

L'ÉTRANGE
DESTIN DE

GINA MANÈS



Gina Manès en écuïère
dans *Salto mortale*.



UNE petite fille aux yeux clairs qui aimait le cirque et, plus tard, à Médrano, dans la cage des fauves, une femme blessée, déchirée, pendant le plus audacieux des numéros... De l'une à l'autre, en passant par la jeune fille aux yeux étranges que le cinéma toucha par hasard de sa baguette magique pour en faire une vedette, demeure cette extraordinaire attirance, presque ce sortilège que la piste exerça toujours sur Gina Manès.

En cherchant bien dans ses souvenirs, elle nous dirait peut-être quel spectacle forain lui inspira cette passion pour l'âcre odeur de la sciure, des écuries et des cages, le claquement des fouets, les acrobaties, le balancement des trapèzes, l'éclatement des cuivres, l'accoutrement grotesque des clowns, tout ce qui va au long des routes dans le cahotement tranquille des roulottes.

— J'ai raté ma vocation ! disait souvent Gina Manès quand on lui parlait du succès qu'elle remportait dans les films transposant à l'écran cette atmosphère.

Peut-être est-ce cette vocation qui, se réveillant soudain, lui fit accepter la récente proposition du cirque Médrano qui devait aboutir, hélas ! à ce vendredi 13 où les bêtes eurent raison de son intrépidité.

UN VISAGE DE FEMME FATALE

Sur son lit d'hôpital où elle endure avec un étonnant courage les souffrances causées par d'horribles blessures qui lui arrachent parfois une plainte, Gina Manès a pourtant consenti à me parler pour vous de cette carrière tourmentée qui fut la sienne.

— Comment je suis venue au cinéma ? Tout à fait par hasard. J'étais à Nice. Un beau jour, j'ai rencontré René Navarre. On tournait alors un film dont l'interprète venait d'avoir un accident. Il fallait une remplaçante. Sur le conseil de Navarre, je fis un bout d'essai. Il y avait là plusieurs jeunes filles. Quand vint mon tour, je ne trouvais pas cela si facile. Ce fut pourtant moi qui fut choisie pour *L'homme sans visage*, mon premier pas dans une carrière à laquelle je n'avais jamais songé.

Après ce début prometteur, Gina resta un an sans contrat et fit du théâtre. On la vit sur la scène des Bouffes-Parisiens et du Palais-Royal. Puis de nouveau l'écran s'intéressa à son visage. Elle fut la Joséphine de Napoléon. Mais pour la sacrer vedette, il fallait autre chose. Elle avait un visage pâle et un étrange regard couleur des eaux mortes. Elle serait une femme fatale telle que l'exigeait alors le cinéma. On lui demanda d'être Thérèse Raquin et elle accepta sans savoir qu'un tel personnage vous colle à la peau et que cette fatalité pesant sur la perverse héroïne, elle la traînerait des années durant avec son souvenir. Et ce fut *Une belle garce*, puis, un peu plus tard, *Salto mortale*, deux films la mettant dans cette ambiance de la piste chère à son cœur. Elle oubliera les rôles pervers qu'on lui impose et qu'elle déplore, et côtoie avec joie des clowns célèbres, des acrobates, des dompteurs. Elle travaille avec les Codonas et, pour la première fois, pénètre dans une cage. Le film terminé, on baptise à la ménagerie une jeune lionne à laquelle on donne son nom. Le cirque, après l'écran, semble avoir adopté Gina.

Pourtant, l'inquiétante silhouette qu'on continue de lui imposer dans *Sous le casque de cuir*, *La tête d'un homme*, et quelques autres, commence à la lasser. Elle cherche à s'évader de ces créations.

— J'aurais tant voulu jouer des rôles plus humains, plus proches de la vie, être une vraie femme ! me confia-t-elle avec un sourire triste à peine esquissé tant est douloureuse encore la plaie de sa lèvre arrachée par un coup de griffe. On n'a pas compris...

Un peu d'amertume passe dans sa voix, amertume qu'elle essayait alors d'oublier dans le calme de cet « ermitage », sa demeure de Guermantes, où Thérèse Raquin redevenait seulement, en s'échappant du studio, une Gina heureuse de retrouver son jardin et ses fleurs.

UNE AUBERGE DANS LE DÉSERT

Après *La tête d'un homme*, *La voie sans dieu* achève de la décourager. Gina s'aperçoit que s'évader de ces rôles malfaisants est presque chose impossible. On a parlé à son mari, Georges Charlia, d'une auberge, d'un relais en plein bled, à cent vingt kilomètres de Marrakech. Cette vie le tente. Il rêve de partir. Gina abandonne sa carrière d'artiste pour le suivre.

— Ce fut une folie, dit-elle en évoquant Machra Ben Abbou : le bled, le bled absolu, un horizon rectiligne, sans arbre sans maison. Du sable, rien que du sable...

Ce départ fit couler beaucoup d'encre. Que ne dit-on pas ! C'était tellement extraordinaire cette artiste abandonnant en plein succès tout ce que l'écran lui offrait d'espoir pour cet exil involontaire ! Mais quoi ! le Maroc n'est pas le bout du monde... Du moins, Gina le pensait. On pouvait lui faire signe, la rappeler pour un contrat... Mais elle devait bientôt se rendre compte que l'écran oublie vite... Beaucoup de gens venaient pourtant la voir.

— J'étais une bête curieuse, dit-elle avec un certain désenchantement.

Mais le temps passe, et elle n'est déjà plus pour ceux qui parlent d'elle qu'une originale venue oublier ici une déception sur laquelle les langues bien renseignées donnent les précisions les plus ahurissantes.

On imagine aisément sa vie dans ce coin perdu. Un jour, un chien mordit les deux « aubergistes ». Ils passèrent la nuit en proie à une mortelle inquiétude, à guetter l'un chez l'autre les premiers symptômes de la rage qu'ils redoutaient sans oser se le dire. Cette anecdote, qui ferait un excellent « gag » dans un film, prenait là-bas, à cent vingt kilomètres d'une ville, l'aspect d'un véritable drame.

Cette existence déprimante usait la santé de Gina. Ce fut Jacques Feyder qui, venant lui rendre visite accompagné de Marie Bell, lui conseilla de revenir en France. Mais il fallut Camille Bert et sa femme pour la décider. Après une absence de plus de dix-huit mois, elle retrouva les studios.

(Photos A-chives et le *Matin*.)

« IL N'ARRIVE QUE CE QUI DOIT ARRIVER »

Mais on ne disparaît pas ainsi impunément de l'écran. Thérèse Raquin se vengeait cruellement sur Gina d'avoir voulu faire peau neuve. Elle n'était plus maintenant qu'une aventurière au service de scénarii qui méconnaissent son talent.

Elle se tourna vers le théâtre. Ce qu'on lui offrit ce fut encore dans des pièces policières des rôles de femme fatale. Gina chercha une nouvelle évasion.

Elle crut la trouver au music-hall en disant des vers de Raymond Asso. Mais là aussi une déception l'attendait :

— On me compare à toutes celles qui, avant moi, avaient abordé le genre réaliste. Comme si j'avais cherché à imiter ! J'étais moi-même, un point c'est tout. Cela m'a écœurée. J'ai abandonné la partie.

Elle allait, du théâtre Antoine, partir en tournée avec Sessue Hayakawa dans une pièce policière : *Echéance à minuit*, lorsque le cirque se souvint d'elle. Cette fois, ce n'était plus le cirque vu à travers l'écran, mais vraiment la piste, avec sa vie passionnante, ses dangers aussi. Elle n'hésita pas à répondre à son appel.

Six répétitions avec le dompteur Spessardy et, à la première représentation, l'affreux drame que les quotidiens nous ont appris. Le cirque a demandé à Gina Manès le tribut qu'il exige trop souvent de ceux qui se consacrent à lui. Et cela, un vendredi 13...

— C'est sa faute, disent les uns qui voient seulement une folle imprudence là où il y eut surtout un courage dont peu de gens se fussent sentis capables.

Ainsi a-t-on souvent dit aussi en parlant de la carrière heurtée et inégale de cette magnifique artiste dont l'incontestable talent méritait mieux que cela ; la faute, précisaient certains, de sa fierté et de son indépendance qui supportaient mal les contraintes et les servitudes d'un métier ingrat. A tout cela, Gina, fataliste, répondrait sans doute qu'il n'arrive que ce qui doit arriver...

— Soyez, par la voix de « Cinémondial », mon interprète auprès de tous, m'a-t-elle dit lorsque je l'ai quittée, pour dire combien j'ai été sensible aux témoignages de sympathie qui me sont parvenus depuis mon accident. On a téléphoné pour demander de mes nouvelles, on m'a écrit sans me connaître. Remerciez tous ceux qui se sont intéressés à mon sort puisque je suis dans l'impossibilité de le faire moi-même.

Claude SYLVANE.



Dans *Salto mortale*, un film qui se passait au cirque, Gina Manès et Roger Maxime exécutaient un numéro de trapézistes.



Quelques instants avant le drame, au cirque Médrano, Gina Manès songeait à son film *Une belle garce*, où elle avait déjà fait la connaissance des fauves.





Beatrice



Gaby Morlay dans *Beatrice*, plus séduisante que jamais...

ANDRÉ RIGAL

PARMI les prénoms féminins, il en est un agréable et doux à l'oreille et à l'âme : Béatrice.

Béatrice vous a un petit air pur, moyenâgeux, virginal et canonique qui lui a sans doute épargné d'être galvaudé jusqu'ici.

D'ailleurs, si l'on remonte le cours des âges, le nom de Béatrice a été porté par une sainte, une bienheureuse, une impératrice, deux reines et une demi-douzaine de princesses du moyen âge.

La première fut martyrisée à Rome sous Dioclétien : elle fut sainte.

La seconde était veuve et se retira dans un couvent de bénédictines. Elle n'eut droit qu'à la béatification sans qu'on sache exactement si ce fut sa retraite dans un monastère ou son veuvage qui la rendit bienheureuse.

Quant aux Béatrice couronnées, elles eurent des fortunes diverses. Car si Béatrice de Provence, qui avait sagement épousé le frère de saint Louis, fut une reine de Naples et de Sicile sans histoire, Béatrice d'Aragon, reine de Hongrie, fut fortement soupçonnée d'avoir empoisonné son beau-fils, et Béatrice de Bourgogne, épouse de l'empereur d'Allemagne Frédéric 1^{er}, fut victime d'une fâcheuse brimade.

Des mutins s'emparèrent d'elle un jour et la promènèrent honteusement sur un âne, ce qui, à l'époque, nuisait considérablement au standing des impératrices.

Dante, heureusement, releva nettement le prestige des Béatrice en faisant de la sienne un pur symbole de la loi et de la sagesse chrétienne.

Shakespeare n'en fit, dans sa pièce « Beaucoup de bruit pour rien », qu'un personnage pittoresque et futé qui inspira cependant plus tard un opéra en deux actes à Berlioz.

Hélas ! une certaine Béatrice Cenci compromit énormément au XVI^e siècle ce nom assez bien porté jusque-là. Cette Béatrice fut, en effet, surnommée « la belle paricide » pour avoir fait assassiner son père, de concert avec sa belle-mère.

Elle fut froidement guillotinée — la guillotine, à cette époque, s'appelait la mannaia — mais sa destinée tragique lui valut une tragédie en cinq actes signée Shelley.

C'est la plus sombre de toutes les Béatrice et l'on peut s'étonner qu'après un tel forfait l'astronome de Gasparis ait osé baptiser une petite planète du nom de Béatrice.

(Lire la suite en page 14.)



(Photo Gaumont.)



EN CHARENTE... AVEC GOUPI-MAINS-ROUGES

bien évidemment le cadre qui convenait au dur roman de Pierre Véry.

Et c'est ainsi qu'en ce coin perdu, sans chemin de fer ni aventure civilisée d'aucune sorte pour occuper leurs loisirs ou meubler les absences du soleil, les artistes n'ont eu d'autre ressource que de revenir tout uniment à la terre... On

s'aperçoit que Le Vigan, Blanchette Brunoy, voire le gendarme Perès, y excellent. Quant à Fernand Ledoux, nous l'avons vu, tout comme un gars attaché à la glèbe, changer la litière des vaches tandis que Germaine Kerjean préparait dans un château de misère la popote avec une soupe aux choux fumante et des châtaignes cuites dans la cendre.

Une bonne surprise affirme Pérès (Goupi la Loi).

DANS ce coin de campagne charentaise où la troupe de Goupi mains rouges, orientée par le metteur en scène Becker, a transporté ses pénates, en même temps qu'on découvre un ancien garçon de bureau de Charles Maurras devenu cultivateur, on voisine avec un fermier à la fois millionnaire, mais terriblement âpre au gain et si éloigné de la civilisation qu'il fallut les gens de cinéma (dont il ne sait rien d'ailleurs) pour lui faire connaître l'électricité... Qui donc a parlé de l'instruction obligatoire, des bienfaits du progrès, de la



Tableau champêtre... sauf Monsieur (Georges Rollin) dont le costume fait tache... Blanchette Brunoy, Fernand Ledoux, Le Vigan ainsi que l'auteur Pierre Véry.

(Photos Minerva.)



Blanchette Brunoy traite les vaches avec une aisance de grande dame.

On fait cuire des châtaignes... Line Noro, Arthur Devère, Le Vigan, Ledoux, Germaine Kerjean et Marcelle Hainia.



civilisation mise à la portée de tous par la démocratie ? Ce millionnaire paysan moisit plus littéralement sur son fumier que Job... Et la pauvre petite servante, une « champi » de quatorze ans, de la vie ne connaît que les amertumes, souffreteuse, atrophie et ayant déjà subi de la part des rouliers et des goujats les pires avanies. C'était

UN MILLION DE VRAIS MEUBLES A LERME RENONCE dans un château de carton-pâte à jouer les maris trompés

Si, selon la formule, « le journalisme mène à tout », on peut dire aussi que tout mène au cinéma.

Sur le plateau de Saint-Maurice, où s'affairent machinistes et techniciens, cet homme en veste de cuir, le chapeau sur l'oreille, des papiers sous le bras, cet homme que l'on prendrait pour un ouvrier de la caméra, c'est un délicat poète, un romancier, un dramaturge qui délaisse un instant la lyre et les tréteaux pour s'adonner au cinéma... Jean Cocteau est, en effet, l'adaptateur et le dialoguiste du *Baron Fantôme*. Mais il n'a pas voulu borner son rôle à cela ; il suit de près la mise en scène et tiendra même dans son film un petit rôle auprès des autres interprètes, Odette Joyeux et Jany Holt, Alain Cuny et André Lefaur, Gabrielle Dorziat et Catherine Fonteney.

Le metteur en scène est Serge de Poligny. Il n'en est pas à ses débuts. Il tourna de nombreux films à Berlin et nous donna avant-guerre le *Veau gras*, avec ce même André Lefaur qui fait aujourd'hui sa rentrée dans le *Baron fantôme*. Mais Serge de Poligny a une autre passion, celle des meubles d'époque. Il fut lui-même antiquaire et profite aujourd'hui de ses compétences et de ses relations pour meubler ses décors de pièces authentiques. On verra dans le vieux château des meubles Louis XIII, une salle à manger Régence, un salon Louis XV, tous meubles d'époque prêtés par des antiquaires : « Un million de vrais meubles, nous confie Serge de Poligny, dans un château de carton-pâte... » P. L.



Alerme, spécialiste des rôles de maris trompés est à un tournant de sa carrière... « Foin des vaudevilles et des comédies à trois personnages », s'est écrié le bon Alerme...

Et, désormais, faisant brusque volte-face, il se tourne vers les carrières les plus sévères, on pourrait dire les vocations les plus nobles... Dans *Patricia*, il est le curé du village, avec une bonhomie qui n'exclut pas l'autorité ; dans *l'Homme sans nom*, il incarne un médecin de campagne, par surcroît, maire du pays...

Voilà deux fois où Alerme ne sera pas trompé par sa femme !... Il est vrai que dans le premier de ces films il est prêtre, et dans le second célibataire...



ET BIQUETTE devient Blanchette

La chèvre n'est pas un animal rarissime. Quelle ferme n'a pas la sienne, bien en cornes et en malice ?

Il faudrait croire pourtant que l'espèce tend à disparaître. Quand on a tourné *Patricia*, il fallut, pour en avoir une à mettre dans les bras de Louise Carletti, s'adresser à l'auteur du scénario, Pierre Heuzé. Le père du film était aussi le père d'une biquette blanche et très photogénique. Il la prêta bien volontiers...

BÉATRICE

(Suite de la page 10)

Il est vrai qu'il s'agit de quelque astéroïde éclipsé par ses voisins Mars et Jupiter et qui se ballade pudiquement en ce trileux mois de novembre dans la constellation de la Vierge, dans le plus strict incognito.

La dernière Béatrice en date ne ressemble en rien à ses aînées. Elle n'est ni sainte, ni reine, ni paria.

C'est, au dire de celui qui la créa, une personne séduisante malgré les premières atteintes de l'âge, élégante malgré son accoutrement haut bourgeois, un tantinet hautaine dans son allure, grande dame dans ses moindres gestes, ingénue dans son regard.

C'est une Béatrice peinture 1942 qui souffre d'un amour rentré à vingt ans, amour qui s'épanouira heureusement au seuil de la quarantaine, grâce au très séduisant châtelain M. de Sainte-Croix, qui épousera enfin sa Béatrice.

Et quand vous saurez que ce M. de Sainte-Croix n'est autre qu'André Luquet, et que cette Béatrice 1942 sera incarnée par Gaby Morlay, vous trouverez juste que cette sainte femme devienne bien heureuse... surtout après avoir aidé son neveu, Jimmy Gaillard, à faire son bonheur avec Louise Carletti...

Ce que le film *Mademoiselle Béatrice*, dont Roger Ferdinand a imaginé le scénario et que Max de Vaucorbeil a mis en scène, vous démontrera prochainement.

ON DIT QUE...

● Raimu, économe, même de son talent, ne tournerait que deux films au cours de l'an prochain : « Le Colonel Chabert » où il incarnera le héros de Balzac, et « Les Flançailles de M. Hire », d'après un scénario original.

● Albert Préjean incarne le fameux commissaire Maigret dans « Picpus », un nouveau film de Richard Pottier, inspiré d'un roman de Simenon. Juliette Faber, Jean Tissier, Gabriello, Roquevert, de Sax et Palau complètent la distribution de cette production « Continental-Films ».

Le Coin du Figurant

Cette semaine, au studio :

Buttes-Chaumont : *Fou d'amour*. Réal. : P. Mesnier. Régie : Jim-Monaco.
 - *Mahia la Métisse*. Réal. : W. Kapps. Régie : Pillion. Cohmal Film.

Francœur : *Ange de la nuit*. Réal. : Berthomieu. Régie : Testard. Pathé.

Photosonor : *Mario Martine*. Réal. : A. Valentin. Régie : Harold. Eclair.
Malaria. Réal. : J. Gourquet. Régie : Clairval (ce film se tourne sur deux studios, avec Courbevoie).

Epiny : *Goupi Mains Rouges*. Réal. : J. Becker. Régie : Genty. Minerva.

François 1^{er} : *Volte-face*. Réal. : P. Billion. Régie : Tanière. P. A. C.

A Marseille (Studios Gaumont) : *Ne le criez pas sur les toits*. Réal. : Daniel Norman.

A Nice : *Le Chant de l'exilé*. Réal. : A. Hugon.

Capitaine Fracasse. Ce film se trouve actuellement stoppé pour des raisons matérielles.

On prépare :

Graine au vent. Ce film serait réalisé au mois de mars par M. Gleize pour Lux. Nous donnerons à son heure la date de réception.

Sylvie et le Fantôme. Jean Grémillon pense réaliser ce film dans le courant du mois de mars pour Majestic-Film.

Domino. Roger Richebé réalisera ce film sur un scénario d'après la pièce de Marcel Achard, en fin février.

Le Soleil de minuit. Bernard Roland mettra en scène ce film pour lequel les artistes de complément seront reçus au mois de décembre aux Studios Photosonor par M. Leclerc.

Le nouveau film :

L'Ange de la nuit. Prod. Pathé. Réal. : Berthomieu, assisté de Jaffé. Opérateur : Bachelet. Décorateur : Aguetand. Régie : Georges Testard. Acteurs : Jean-Louis Barrault, Bernard Blier, Henri Vidal, Larquey, Gaby Sylvia et Gaby André.

L'ECHOTIER DE LA SEMAINE.

A L'OLYMPIA
PATRICIA
 un grand film français
 Sur scène une réalisation de J.C. MÉHU
 "LA BELLE ÉPOQUE"
 chorégraphie A. MAURANDI et A. GUICCI
 LES 24 STELLA
 et le grand orchestre de l'Olympia
 sous la direction de Van de Walle
 PRODUCTION CAMILLE TRAMICHEL

Le nouveau film de
 VIVIANE
 ROMANCE
 GEORGES
 FLAMANT
FEU SACRÉ
 © AUBERT-PALACE & COLISÉE
 EN DOUBLE EXCLUSIVITÉ

STUDIO DE L'ÉTOILE
 14-rue de Troyon - Étoile : 19-93
 WERNER KRAUSS
ENTRE CIEL ET TERRE
 VERSION ORIGINALE
 SOUS-TITRES FRANÇAIS
 En double exclusivité :
 au MAX-LINDER
 et au BIARRITZ
SERGENT BERRY
 Un Film Dynamique !

Pendant qu'elle tournera, dit-il, elle ne mangera pas mes pommes ! Ça sera toujours cela de gagné.
 Et Biquette (son vrai nom) s'appela Blanchette.
 Ainsi, la biquette devint actrice de cinéma...
 S'il arrive à Pierre Heuzé d'écrire un scénario sur l'arche de Noé, espérons qu'on ne lui demandera pas de fournir le rhinocéros et l'éléphant !
 DULUC DÉTECTIVE (30^e année).
 Filatures, enquêtes, recherches, surveill., etc.
 32, Place Saint-Georges - TRU. 80-27

CINÉMA RÉGENT-CAUMARTIN
 4, RUE CAUMARTIN - OPÉ. 28-03
 (Coin Boulevard Capucines)
L'AMANT DE BORNÉO
 avec Jean TISSIER et ARLETTY

ERMITAGE
 75 CHAMPS-ÉLYSÉES
12 VEDETTES dans
 Un film admirable
LE VOILE BLEU
 RÉALISATION DE JEAN STELLI
 SCÉNARIO DE FRANÇOIS CAUMARTIN

OUVERTURE !
L'ÉQUINOXE
 (CZARDAS)
 3, rue Godot-de-Mauroy - Opé 86-96
THÉ - COCKTAIL - MUSICAL
 Tous les jours de 17 à 20 heures

L'ARMORIAL
 14, Rue Magellan - Métro George-V
 TOUS LES JOURS A 16 h. 30
THÉ - COCKTAIL avec
JERRY MENGO
 et le JAZZ DE PARIS

ÉTOILE
 Le Music-Hall de Paris
 Pour sa rentrée à Paris...
LYS GAUTY
 ...en exclusivité à l'ÉTOILE

VOUS VERREZ PROCHAINEMENT...
 - « Les Visiteurs du Soir », un grand film de Marcel Carné, dont l'action se déroule au moyen âge, et qui sortira le 4 décembre, en double exclusivité, au Lord-Byron et au Madeleine.
 - « La Croisée des Chemins », un beau film d'André Berthomieu, d'après le fameux roman d'Henry Bordeaux, qui sera présenté en exclusivité au Paramount à partir du 2 décembre.

LES BONS PROGRAMMES

Du 25 nov. au 1^{er} décembre. Du 2 au 8 décembre.

Acacias, 45 bis, r. Acacias. P. 14-18 h. S. 20-30. D. 14-23 h.	Angèle.	La bandera.
Aubert-Palace, 26, bd Italiens. P. 12-45 à 23 h.	Feu sacré.	Feu sacré.
Balzac, 11, r. Balzac. Ely. 52-70. P. 14 à 23 h.	Le mariage de Chiffon.	Le mariage de Chiffon.
Berthier, 35, bd Berthier. M. J. S. 15 h. S. 20-30. D. 14-23 h.	Les hommes sans peur.	L'homme qui joue avec le feu.
Biarritz (Le), 79, Ch.-Élysées. P. 14 à 23 h.	Sergent Berry.	Sergent Berry.
Bonaparte, 76, r. Bonaparte. P. 14 à 23 h.	Monsieur La Souris.	Monsieur La Souris.
Boul' Mich', 42, bd St-Michel. Odé. 48-29. P. 12 à 23 h.	Le duel.	Le duel.
Caméo, 32, bd Italiens. Pro. 20-89. P. 14 à 23 h.	Illusion.	Forté tête.
Cinécran, 17, r. Caumartin. Opé. 81-50. P. 12 à 23 h.	Croisières sidérales.	Au gré du vent.
Cinéma Champs-Élysées, 118, Ch.-Élysées. P. 14 à 23 h.	Symphonie en blanc.	Sans lendemain.
Ciné-Michodière, 31, bd Italiens. Ric. 60-33. P. 14 à 23 h.	Le château des quatre obèses.	Symphonie en blanc.
Ciné-Opéra, 32, av. Opéra. Opé. 97-52. P. 14 à 23 h.	Monsieur La Souris.	Paradis perdu.
Cinévog-Saint-Lazare, 101, r. St-Lazare. P. 12 à 23 h.	L'assassin a peur la nuit.	Monsieur La Souris.
Clichy (Le), 7, pl. Clichy. Mar. 94-17. P. 14 à 23 h.	Dernière jeunesse.	La fausse maîtresse.
Clichy-Palace, 49, av. Clichy. Mar. 20-43. P. 14 à 23 h.	Les affaires sont les affaires.	La nuit fantastique.
Club des Vedettes, 2, r. Italiens. Pro. 88-81. P. 14 à 23 h.	Feu sacré.	Monsieur La Souris.
Colisée, 38, Ch.-Élysées. Ely. 29-46. P. 14 à 23 h.	Le voile bleu.	Les affaires sont les affaires.
Ermitage, 72, Ch.-Élysées. Ely. 15-71. P. 14 à 23 h.	L'assassin habite au 21.	Feu sacré.
Français, 36, bd Italiens. Pro. 33-88. P. 14 à 23 h.	Monsieur La Souris.	Le voile bleu.
Gaumont-Palace, pl. Clichy. M. 14-17 h. S. 20h. D. 14-23 h.	Le mariage de Chiffon.	L'assassin habite au 21.
Helder, 34, bd Italiens. Pro. 11-24. P. 14 à 23 h.	La comédie du bonheur.	Les affaires sont les affaires.
Lux-Bastille, 2, pl. Bastille. Did. 79-17. P. 14 à 23 h.	La femme que j'ai le plus aimée.	Le mariage de Chiffon.
Lux-Rennes, 76, r. Rennes. Lit. 62-25. P. 14 à 23 h.	L'appel du bled.	La neige sur les pas.
Madeleine, 14, bd Madeleine. Opé. 56-03. P. 12 à 23 h.	Romance à trois.	L'enfer des anges.
Maillot-Palace, 74, av. Gde-Armée. Eto. 10-40. P. 14 à 23 h.	Le destin fab. de Désirée Clary.	Les visiteurs du soir.
Marbeuf, 34, r. Marbeuf. Bal. 47-19. P. 14 à 23 h.	Le lit à colonnes.	Le chevalier noir.
Miramar, pl. de Rennes. Dan. 41-02. P. 14 à 23 h.	Crépuscule.	Le destin fab. de Désirée Clary.
Moulin-Rouge, pl. Blanche. Mon. 63-26. P. 14 à 23 h.	Défense d'aimer.	Signé Illisible.
Normandie, 116, Ch.-Élysées. Ely. 41-18. P. 14 à 23 h.	Patricia.	L'affaire Styx.
Olympia, 28, bd Capucines. Opé. 47-20. P. 14 à 23 h.	Monsieur La Souris.	Song viennois.
Paramount, 12, bd Capucines. Opé. 34-30. P. 14 à 23 h.	Pépé le Moko.	La croisée des chemins.
Porte Saint-Cloud Palace, 17, r. Gudin. P. 14 à 23 h.	La fin du jour.	L'enfer de la forêt vierge.
Radio-Cité Bastille, 5 fg St-Antoine. P. 14 à 23 h.	La présidente.	Quadrille.
Radio-Cité Montparnasse, 6, r. Galté. P. 14 à 23 h.	Pépé le Moko.	Les grands.
Radio-Cité Opéra, 8, bd Capucines. P. 14 à 23 h.	L'amant de Bornéo.	Monsieur La Souris.
Régent-Caumartin, 4, r. Caumartin. Opé. 28-03. P. 14-23 h.	Roses écarlates.	Signé Illisible.
Royal-Maillot, 83, av. Gde-Armée. Pas. 12-24. P. 14-23 h.	L'escadron blanc.	La bandera.
St-Lambert, 6, r. Pécelet. M. L. J. S. 15 h. S. 20-30. D. 14-23 h.	L'inconnue de Monte-Carl.	Le roi.
Studio Fontaine, 25, r. Fontaine. Tri. 05-00. P. 14 à 23 h.		La robe rouge.

VOUS POUVEZ UN JOUR ÊTRE
 malheureux
 VOUS DEVEZ TOUJOURS ÊTRE
 généreux
 REPONDEZ AUX APPELS DU SECOURS NATIONAL

Ciné-



N° 66 - 27 Novembre 1942

Cette semaine :

Notre Grand Concours

LE FILM SANS TITRE

5.000 francs de prix

Mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F

Alida Valli, la vedette de *La leçon de chimie à 9 heures*, que nous reverrons bientôt dans *Chânes invisibles* et *Les deux orphelines*, qui paraîtra bientôt sur un écran parisien.

(Photo Francinex.)

